

Archives des lettres canadiennes. Éditions de l'Université
d'Ottawa, 1961. Centre de recherches de littérature
canadienne-française. 349 p.

Léo-Paul Desrosiers

Volume 15, numéro 2, septembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrosiers, L.-P. (1961). Compte rendu de [*Archives des lettres canadiennes*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961. Centre de recherches de littérature canadienne-française. 349 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(2), 289–292. <https://doi.org/10.7202/302117ar>

LIVRES ET REVUES

Archives des lettres canadiennes. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961. Centre de recherches de littérature canadienne-française. 349 pages.

Ce volume est un numéro spécial de la *Revue de l'Université d'Ottawa*. Il remplacera les livraisons des mois d'avril, de mai et de juin. Le Comité de rédaction annonce que le centre de recherches est né du désir de participer aux enquêtes sur la vie littéraire de notre pays. Il assurera la publication d'un Cahier par an. Celui-ci se divisera en deux parties : des études et documents, puis un bilan qui donnera une vue d'ensemble sur les livres de l'année.

Cette première œuvre est consacrée au mouvement littéraire de l'année 1860, ce qui est une excellente manière de célébrer un anniversaire, et le prochain aura pour sujet « l'École littéraire de Montréal ». Il ne s'agit aucunement d'une histoire systématique, mais plutôt de coups de projecteurs qui éclairent des points particuliers et complètent nos connaissances. D'autre part, il apporte tant de renseignements généraux qu'ils éclairent beaucoup cette période.

Voici une première définition : « Une groupe de jeunes intellectuels qui avaient atteint leurs vingt ou vingt-cinq ans vers 1860 s'associèrent à quelques aînés, dont Gérin-Lajoie et l'abbé Ferland, et se mirent à la tâche de créer une littérature canadienne. » De nombreuses œuvres virent bientôt le jour. M. David H. Hayne, de l'Université de Toronto, fournit l'article préliminaire intitulée : « Sur les traces du préromantisme canadien ». La génération de 1860 reprenait l'entreprise de la génération de 1835 qui avait tenté de fonder une littérature nationale. Cette dernière n'avait pas échoué complètement puisqu'elle compte dans ses rangs, F.-X. Garneau, P.-G. de Boucherville, Philippe-Aubert de Gaspé, Crémazie qui sert de lien entre les deux générations. L'augmen-

tation du nombre des librairies, des collèges classiques, des journaux, des revues, la fondation de sociétés intellectuelles, les importations considérables de livres, favorisent l'infiltration du romantisme, donnent un meilleur climat culturel, forment beaucoup mieux les écrivains. On ne sait pas assez que F.-X. Garneau, par exemple, connaissait à fond les grands historiens de son temps, comme Michelet, Augustin Thierry, Thiers et autres.

Ces auteurs n'étaient pas les arriérés que l'on pense d'ordinaire, ils subissaient l'influence du groupe qui s'était révélé avec éclat en 1830. Nous sommes loin de la pauvreté intellectuelle que l'on a imaginée.

D'autre part, dans une seconde étude, Arsène Lauzière, professeur au Collège royal militaire de Kingston, écrit des pages documentées sur le romantisme de François-Xavier Garneau. Entre des réflexions bien au point, voici une pensée heureuse : « Il se rend compte qu'elle (l'histoire) est la raison d'être du dynamisme, de la promotion, de la prospérité et de la dignité des peuples. » Il étudie avec netteté, même avec force, le caractère de Garneau et son œuvre. Il serait facile de détacher du texte nombre de passages où la densité de la pensée s'allie à la finesse de l'analyse.

Puis viennent quelques scandales littéraires de l'époque. Sœur Jeanne LeBer, professeur au Collège Bruyère d'Ottawa, révèle une indélicatesse de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Sur cette pierre se brisera l'amitié qui l'unissait à Crémazie. Le père Réjean Robidoux, o.m.i., revient plus loin sur un sujet connexe. Cet auteur avait sûrement des idées étranges sur les droits d'auteur. De même que Fréchette. En étudiant le théâtre de ce poète, Paul Wyczynski découvre à la fin un plagiat (?) de grande envergure. Comme quoi, lorsque l'on se donne la profession d'écrivain, il vaut toujours mieux tenir sa maison en ordre. La postérité a une curiosité qui mène loin.

Il faut enfin signaler le très bel article du Père Romain Légaré, o.f.m., sur l'évolution littéraire de Pamphile Le May. Évolution longue, embrassant toute une existence, et qui peut s'exprimer comme suit : le poète se dégage peu à peu des clichés,

des thèmes artificiels du moment, du milieu, pour atteindre enfin au fond la véritable, pure et éternelle poésie. Celle-ci sourd enfin, étrangement nue, dépouillée, émouvante, classique en un mot. Il ne la capte pas dans des œuvres considérables, mais dans quelques poèmes d'une singulière perfection et qui méritent les anthologies les plus éclectiques. Dans leur simplicité de grand aloi, « A un vieil arbre et *Ultima verba* », entre autres, méritent les grands éloges.

Après Le May pouvaient naître Nelligan, Lozeau, Nérée Beauchemin.

Un dernier auteur, Jean Ménard, donne une étude et des documents très intéressants sur Xavier Marmier et l'amitié qui l'unit à plusieurs membres de nos *DIX* de l'année 1860.

En un mot, ce numéro spécial apporte une solide contribution à notre histoire littéraire. Son principal effet sera probablement le suivant: il haussera dans notre estime les générations littéraires de 1835 et de 1860. Leurs œuvres ont subi le phénomène du vieillissement et c'est pourquoi notre dédain était trop grand. Pour les comprendre, il faut d'abord saisir que la littérature française de la même période n'a pas universellement résisté au temps, loin de là, que nombre d'académiciens ont sombré dans l'oubli, de même que des livres par centaines, qui sont devenus illisibles. Il aurait été surprenant que nos gens restent neufs. Toutefois leur culture ne manquait pas de largeur et ils n'étaient pas arriérés au point où nous le pensions. Surtout, ils n'avaient pas perdu le contact avec la littérature française de l'époque, contact qui n'était pas aussi intime que celui d'aujourd'hui, mais qui était substantiel.

Le bilan littéraire de l'année 1960 qu'ont voulu dresser Gérard Bessette et Paul Wyczynski excitera beaucoup moins d'enthousiasme. Il se compose de courtes recensions sur divers ouvrages. A très peu d'exceptions près, ils sacrifient au goût du jour et aux modes du moment. On n'y trouve guère autre chose que ce que l'on a lu dans les quotidiens. On attendait mieux de gens qui ont le temps de réfléchir et d'étudier. Un exemple illustrera ce point. *Le Bousille et les justes* de Gratien

Gélinas tombe dans la même catégorie que *Le Tartuffe* et autres pièces du même genre. Ce drame décrit-il en particulier des caractères singuliers, comme *L'idiot* de Dostoïevsky, ou un groupe, une classe, ou bien apporte-t-il la description d'une société tout entière ? Le critique accepte sans réfléchir la dernière solution, comme l'ont fait de nombreuses pages littéraires. Non sans l'arrière pensée de décrier parfois tout le catholicisme canadien-français. Cette thèse n'est ni plausible ni admissible. En ces derniers mois, on a abusé des généralisations hâtives semblables, en parlant de notre infantilisme religieux, du catholicisme canadien qui est toujours un synonyme de refoulement, de manque de charité, de jansénisme. La plupart du temps, ces affirmations sans distinction sont simplement sottises et méritent le panier. Partout des retraites fermées, des cours de tous genres, une instruction perpétuelle, une prédication suivie, des livres et articles, travaillent continuellement à maintenir un catholicisme efficace, fondé sur l'amour de Dieu et du prochain, qui embraye sur les actes. Nous avons la perfection ? Non, bien sûr, mais en général un catholicisme informé, équilibré, souvent intense et ardent. Pourquoi accepter ces diffamations générales et universelles dont les incroyants s'emparent ? Pourquoi, en conséquence, n'avoir pas limité comme il le fallait, la signification de *Boussille* ? Aussi pour qu'un bilan comme celui de nos auteurs s'impose à l'attention, il lui faudra s'approfondir, étudier, méditer, comprendre.

LÉO-PAUL DESROSIERS